Madame Gérard—pourquoi ne le ferai-je pas ? depuis ma plus tendre enfance elle a été pour moi une amie pleine d'affection,—et je la priai de me pardonner pour cette fois si je lui désobéissais. Elle a dit.... Mais qu'importe ? me voilà !

—Et tu es très-bien venue, ma chère petite cousine. Je déclare que je n'aurais eu ni le cœur ni le courage d'entrer dans la campagne de cette saison sans un auxiliaire aussi précieux que toi. Tu es une riche héritière, une jolie fille, de haute naissance : tu vas rencontrer ici l'élite même de ces élégants étrangers Anglais.

—Anglais ! répéta Antoinette en fesant un léger mouvement de surprise. Oh ! Lucille, papa en abhorre même le nom.

—Qu'est-ce que cela fait ? Si nous ne les avons pas, qui aurons-nous ? Nos chers officiers Français, ainsi que la fleur de notre jeune noblesse nous ont laissés pour toujours ; ceux de ces derniers qui restent au pays sont dispersés dans les campagnes, enfermés dans de lugubres Seigneuries ou de vieux Manoirs solitaires ; ils ne seraient que des visiteurs incertains et d'occasion. Assurément, je n'ouvrirai pas mes salons, qui ont été fréquentés tous les soirs, pendant si longtemps, par des hommes comme le colonel de Bourlamarque et ses chevaleresques compagnons, à des employés au gouvernement inférieur que nos maîtres Anglais n'ont pas même jugé dignes d'être destitués. Mais, dis-moi, les deux jeunes Léonard doivent-elles venir à la ville prochainement ?

—Oui, j'ai reçu hier une lettre de Louise qui m'annonce qu'elles doivent venir toutes deux passer une couple de mois à Montréal chez leur tante.

—Tant mieux : elles sont jolies, élégantes, elles seront par conséquent ajoutées à notre cercle. Mais, je dois t'avertir à temps qu'il faut que tu aies pour mardi prochain une jolie toilette de bal dont je me propose de surveiller en personne l'achat et la confection. J'ai décidé que nous célèbrerions *la Ste. Ca-*